

Les voix

ELISE CRAIG et ANDREA MOLINARES ORTIZ
Programme de stages internationaux pour les jeunes 2016-2017

solidaires

volume 1

Juan de Velasco
au Quotidien

« La paroisse telle qu'elle est
vue par ses habitants »



CENTRE DE SOLIDARITÉ
INTERNATIONALE DU
SAGUENAY-LAC-SAINT-JEAN

Juan de Velasco

— Une Introduction —

« La paroisse de Juan de Velasco compte 3 700 habitants, dont 70% d'Indigènes et 30% de Métis. C'est donc un village à majorité indigène, avec ses us et coutumes, surtout dans tout ce qui a trait à l'agriculture et à l'élevage. Vu que la paroisse n'est pas très grande, les Métis et les Indigènes s'entendent bien, il n'y a pas de discrimination. Cependant, la plus grande difficulté à laquelle nous devons faire face, c'est que 30% des habitants de la paroisse finissent par migrer dans les villes pour des raisons économiques. C'est cela, la réalité de Juan de Velasco. »

- MANUEL MOROCHO, président de la paroisse

Dans le cadre de notre stage, nous avons eu comme idée de réaliser, auprès du public canadien, un projet de sensibilisation portant sur la vie quotidienne d'une communauté rurale de l'Équateur, dans laquelle des projets de coopération internationale avaient déjà été réalisés dans le passé. Ce projet de sensibilisation nous a amené à créer la revue que vous avez entre les mains. Permettez-nous de nous présenter : nous nous prénommons Andrea Molinares et Elise Craig; nous sommes stagiaires du Programme de Stages internationaux pour les jeunes (PSIJ), financé par Affaires Mondiales Canada. Encadrées par le Centre de Solidarité Internationale du Saguenay–Lac-Saint-Jean (CSI), nous avons toutes les deux réalisé un mandat de six mois dans une ONG équatorienne (Fundación MARCO), Andrea en tant que conseillère en commercialisation et Elise, en tant que conseillère en égalité entre les sexes. En plus d'avoir enclenché une croissance individuelle hors-pair, cette expérience professionnelle et personnelle intense nous a aussi donné un regard nouveau sur l'immense complexité du monde du développement. En effet, une fois sur le terrain, nous nous sommes bien vite rendu compte de la réalité unique de chacune des communautés avec lesquelles nous avons pu travailler. Ce travail se veut un aperçu de la vie dans une de ces communautés, des problématiques qui affectent ses habitants, et de la façon dont ceux-ci perçoivent ces questions. L'objectif de cette revue est donc de vous transmettre, à vous lecteurs, ce que nous avons vu et entendu lors de notre séjour à Juan de Velasco, cette paroisse de la province de Chimborazo dont la beauté des paysages n'est égalée que par la chaleur des âmes de ses habitants.

Vous y trouverez des photos, des extraits d'interviews et quelques commentaires personnels portant sur les thèmes les plus récurrents de nos conversations avec représentants politiques, enseignants, mères de famille, enfants et autres. Nous vous souhaitons une agréable lecture!

Elise et Andrea



La Migration

— À la Source de Tout —

« Beaucoup des jeunes essaient de quitter la communauté. Ils n'ont aucun moyen de progresser ou de se trouver un emploi. L'agriculture, c'est pratiquement la seule source de travail. Le prix des produits agricoles étant pour le moins aléatoire, on assiste souvent à des baisses subites qui font que le marché arrête de bien aller. Beaucoup sont alors obligés de quitter la communauté pour aller dans des villes comme Guayaquil, Quito, Machala ou d'autres endroits en Amazonie. Ils n'ont pas vraiment le choix. Je pense que ce qu'il manque ici, c'est surtout une assistance technique dans la production agricole et l'élevage des bovins, ainsi que de l'aide dans l'élaboration de stratégies de production. Ici, on produit plein de patates, de fèves, de tubercules... Ce qu'il nous faut, c'est un centre pour transformer ces produits et leur donner une valeur ajoutée. C'est comme cela qu'on pourrait créer des nouvelles sources d'emploi et inciter les gens à rester travailler ici. »

- MANUEL MOROCHO, président de la paroisse

« Pour être honnête, la situation économique ici est difficile... C'est très dur. Dur aussi d'aller en

ville, car c'est loin – Riobamba est à presque une heure de distance en auto. Il y a des étudiants qui finissent le collège mais qui ne poursuivent pas d'études par la suite. C'est cher pour eux : ils doivent payer leurs études, payer leur logement, payer tous les frais que les études engendrent. La vie est beaucoup plus chère en ville qu'à la campagne. Alors, beaucoup migrent vers les grandes villes, mais seulement pour travailler et pour se trouver des moyens de subsistance ou simplement pour pouvoir se financer un endroit où vivre. »

- HERNAN COBAR, directeur de l'école 24 de Mayo

« Parfois, les élèves restent seuls à la maison, car leurs parents sont obligés de sortir de la communauté pour

travailler, et ce, très loin! Les enfants, très jeunes, sont livrés à eux-mêmes pendant que leurs parents travaillent. Qui prend soin d'eux? Qui les nourrit? Les enfants font ce qu'ils peuvent avec les moyens dont ils disposent, mais ils rendent souvent leurs devoirs incomplets, car ils ne comprennent pas bien ce qui leur est demandé et il n'y a personne à la maison pour leur expliquer. Des fois, ils s'endorment durant les cours, parce qu'ils n'ont pas bien mangé, ou pas déjeuné du tout. Comment, pensez-vous, un enfant qui doit s'occuper de lui-même peut-il avoir la même énergie et motivation que celui qui vit dans un meilleur environnement? C'est ça, le problème, un moment ils essaient vraiment d'apprendre, mais l'autre moment ils ont déjà tout oublié car ils ne peuvent pas se développer comme il faut : il leur manque les nutriments essentiels. »

- MARIA PUCHA, enseignante à l'école 24 de Mayo

On peut voir à la lecture de ces extraits qu'à Juan de Velasco, la migration est un sujet d'importance clé, qui impacte de nombreux volets de la vie de la communauté. Malgré l'existence d'une production agronomique qui pourrait



propulser l'économie de la paroisse, le manque d'assistance technique fait que les cultivateurs ont très peu d'outils pour optimiser leur production et donner une valeur ajoutée à ce qu'ils récoltent. Malgré les terres fertiles et les cultures existantes, les habitants de la communauté n'ont pas les moyens techniques et commerciaux nécessaires pour amener leurs produits dans les marchés urbains et en tirer de réels profits. Pour ce qui est de l'élevage, le schéma est similaire. En effet, même si bon nombre d'habitants dans la paroisse possèdent des vaches qui produisent des quantités importantes de lait, ils n'ont aucun lieu où pouvoir le vendre. Face à tous ces problèmes, plusieurs choisissent de sortir de la communauté pour trouver de meilleures opportunités d'emploi et des revenus plus stables pour leurs familles. D'autre part, vu cette pénurie d'emploi et les coûts extrêmement élevés des études postsecondaires, les jeunes de la communauté choisissent eux aussi d'aller travailler dans les grandes villes plutôt que de continuer à étudier. Les universités sont situées dans les grands centres où le coût de la vie est beaucoup plus élevé qu'en communauté.

L'exode rural a également un impact sur l'éducation des enfants. Comme les parents partent travailler en-dehors de la ville, ils sont obligés de laisser les enfants seuls à la maison. Ceci a un impact important sur eux, notamment au niveau de leur alimentation, et par effet boule de neige au niveau de leurs capacités d'apprentissage scolaire. Dans le même ordre d'idée, ce n'est pas uniquement leur développement académique qui est touché, mais aussi leur croissance personnelle.



La Commercialisation

— Beaucoup de Ressources, Peu de Moyens —

« Ici, il n'y a pas de marché fixe pour l'agriculture qui nous permettrait de régulariser les prix des produits et d'assurer des revenus stables aux habitants, même si nous en aurions fortement besoin... Cependant, avec le Conseil provincial, nous venons juste de nous procurer une machine à laver les pommes de terre. On travaille maintenant trois fois par semaine à préparer ces pommes de terre. Après avoir été lavées, celles-ci sont amenées à Guayaquil par des acheteurs intermédiaires. Nous sommes en train de chercher un nouveau marché là-bas et d'obtenir de meilleurs prix pour les produits, car le prix de vente est indéniablement trop bas et ne laisse aux producteurs que très peu de profit. Les intermédiaires payent 12 \$ ou 13 \$ USD pour 100 livres de patates qu'ils revendent ensuite à 30 \$ ou 35 \$ USD. Ce système n'est pas viable. »

« La production est un élément très important pour les gens d'ici. On aimerait retourner aux techniques agricoles ancestrales, qui sont beaucoup plus écologiques, mais nous avons besoin de plus de formations. Nous aimerions aussi encourager le tourisme communautaire dans la région, car cela permettrait à beaucoup de monde de s'impliquer à différents niveaux. Nous pourrions avoir des fermes intégrales, où les habitants de la région pourraient se nourrir de tous leurs produits et revendre le surplus. L'idéal serait d'avoir un centre communautaire où ils pourraient commercialiser leurs produits. Si nous avions une usine où traiter le lait (nous avons la capacité d'en produire beaucoup), nous pourrions améliorer nos gains, car actuellement il s'en va directement vers les grandes villes et ne génère pas beaucoup de profit. On devrait être en mesure de transformer le lait ici et de le distribuer ensuite. De plus, nous sommes à côté de l'autoroute « Panamericana », qui va de la côte jusqu'au centre du pays. Nous disposons de beaucoup de matières premières, comme des truites, du lait, et beaucoup d'autres choses, mais il nous manque des lieux où transformer les produits et les commercialiser. »

L'activité économique de Juan de Velasco a toujours typiquement été l'agriculture et l'élevage, mais la production obtenue est utilisée principalement pour la consommation au sein même de la communauté. On y produit surtout tubercules et céréales, et on y élève principalement des poulets. La pisciculture est également assez importante, notamment l'élevage de truites. Cependant, la commercialisation de ces aliments est très faible, d'une part parce que les quantités produites ne sont pas suffisantes et, d'autre part, parce que les outils matériels et techniques nécessaires à la commercialisation



en tant que telle sont inexistantes. En outre, il n'y a nul endroit où vendre les quelques produits qui pourraient effectivement être commercialisés. Par conséquent, les producteurs doivent avoir recours à des acheteurs intermédiaires, qui achètent les produits à des prix très bas par rapport aux prix du marché. Ce problème pourrait éventuellement être résolu par la création d'un centre où tous les producteurs pourraient vendre leurs produits à des prix plus équitables. En outre, il serait également nécessaire de créer des micro-usines de transformation des produits, dans la région même. Cela permettrait aux membres de la communauté de transformer certains produits et les préparer à la commercialisation. Une usine de transformation du lait, par exemple, permettrait de produire du yogourt ou du fromage, lesquels pourraient ensuite être consommés à l'intérieur de la communauté et vendus à l'extérieur de la région.

La communauté possède également d'autres ressources qui, si elles bénéficiaient d'un financement adéquat et de bonnes stratégies commerciales, pourraient éventuellement améliorer l'économie de la région. L'écotourisme, par exemple, est de plus en plus populaire à travers le monde, et la beauté naturelle de Juan de Velasco en fait un lieu idéal pour le développement de ce type de tourisme. Il pourrait engendrer d'autres activités économiques et la création d'emplois plus diversifiés, comme la vente de produits d'artisanat par exemple. Mais pour que cela puisse se réaliser, il faudrait absolument investir en marketing et promouvoir le tourisme dans la région, investir également dans la création de centres communautaires et éventuellement dans le matériel et les outils nécessaires à la création d'artisanat.

L'Éducation

— Qu'en-est-il du « Passeport vers le Futur »? —



« Je vois que certains élèves ont des difficultés d'apprentissage et des problèmes de mémorisation, et je me rends compte que c'est dû au fait qu'ils n'ont pas une bonne alimentation. Ils vivent peut-être au sein de familles nombreuses, et la pauvreté ne leur permet pas d'avoir une alimentation adéquate. Ils se nourrissent du peu que leur procurent leurs familles, lesquelles n'ont souvent pas les ressources suffisantes pour s'alimenter comme chacun devrait pouvoir le faire, avec un déjeuner, un dîner et un souper. Certains élèves viennent à l'école sans avoir déjeuné du tout. Comment, pensez-vous, cet élève va-t-il pouvoir être productif? Parfois, l'école leur donne une boisson appelée « colada », offerte par le gouvernement, mais c'est l'unique boisson. Nous essayons donc d'y ajouter des fruits, pour que cela soit plus diversifié et apprécié. De plus, nous nous efforçons vraiment de prêter plus d'attention aux élèves qui

ont le plus de difficultés, ceux-ci étant d'ailleurs souvent ceux qui ne déjeunent pas. On les oblige à prendre la boisson offerte car ils en ont réellement besoin. C'est un peu plus ardu de travailler avec eux, et nous faisons par conséquent beaucoup d'heures de travail supplémentaires. Cependant, si leur alimentation ne s'améliore pas, il est presque impossible que nos efforts aboutissent vraiment et que leur apprentissage progresse durablement. Néanmoins, nous faisons toujours tout notre possible pour qu'ils retiennent au moins l'essentiel. »

« Jour après jour, notre motivation ce sont les élèves. Ce sont eux qui nous poussent à être toujours réellement équitables avec tous. Bien sûr, il y a des élèves qui ont plus de facilité que d'autres, c'est de là que vient notre courage! Et lorsqu'un élève surmonte une difficulté, cela donne de l'espoir aux autres enfants pour qui c'est plus difficile. Cela dépend de nous, de notre comportement, et cela nous encourage à toujours aider les élèves. Vous savez, nous les enseignants, nous sommes comme leurs deuxièmes parents! Je suis moi-même parent, et je traite mes élèves comme j'aimerais que mon enfant soit traité. »

« Dans les écoles, beaucoup de choses manquent encore. Je rêve d'une école similaire à celles que l'on trouve dans les pays développés, où déjeuners et collations sont distribués gratuitement à tous les élèves. Nous ne disposons que de très peu de matériel didactique. Tout ce qu'on veut procurer aux élèves doit sortir de nos propres poches. Mais comme vous le savez, nous sommes aussi nous-mêmes parents, et nous avons aussi d'autres dépenses à assumer, donc nous n'avons pas les moyens d'acheter tout le matériel didactique dont on aurait vraiment besoin. On ne peut pas non plus demander aux parents de nous aider, car ils n'en ont pas les moyens. Donc on tente de faire comme on peut, avec ce que l'on a, pour stimuler l'apprentissage des élèves.

- MARIA PUCHA, professeure à l'école 24 de Mayo

Comme nous l'avons expliqué plus haut, l'exode et la situation économique difficile dans la région ont un grand impact sur l'éducation des enfants de la communauté. Le fait que les parents soient absents de la maison crée des problèmes d'alimentation et de suivi académique chez les enfants. Comme l'extrait de l'entretien avec Maria Pucha l'illustre bien, les professeurs travaillant dans la communauté s'inquiètent du manque d'énergie de certains élèves et des problèmes d'apprentissage qu'une alimentation inadéquate engendre. Dans bien des cas, ce sont les enfants eux-mêmes qui doivent s'occuper de faire leur propre repas, et c'est l'aîné des enfants qui doit prendre soin de ses petits frères et sœurs en attendant que leurs parents rentrent.

Heureusement, la paroisse a la chance d'avoir une école (allant des études primaires jusqu'à la fin du secondaire) où travaillent des enseignants compétents et réellement passionnés par leur travail. Mais les obstacles devant lesquels ils se trouvent quotidiennement sont multiples. C'est le gouvernement fédéral qui détermine le curriculum, et celui-ci est bien souvent éloigné de la réalité des enfants des communautés rurales. Simple exemple : un texte portant sur l'écologie dans un cahier d'exercices du cours d'anglais conseille aux élèves d'essayer de marcher plutôt que de prendre la voiture, dès que cela est possible. Il va sans dire que les familles des élèves fréquentant l'école de Juan de Velasco n'ont, dans la grande majorité des cas, jamais eu de voiture, et que ces enfants sont souvent obligés de parcourir de longues distances à pied pour, par exemple, aller chercher leurs petits frères et leurs petites sœurs à la garderie. Ils le font par obligation et non par choix. Si l'on veut améliorer l'apprentissage des enfants de cette communauté rurale, le contenu du curriculum et le matériel didactique utilisé devraient davantage être en lien avec le vécu des enfants. De plus, ces professeurs de qui l'on exige beaucoup, et qui exigent d'eux-mêmes déjà énormément, sont parfois obligés d'enseigner des matières en dehors de leur domaine d'expertise.

Et qu'en est-il de la suite? Après le collège, peu nombreux sont les élèves qui poursuivent des études postsecondaires. Dans la plupart des cas ce n'est pas par manque de motivation, mais surtout, comme nous l'avons expliqué plus haut, parce que le coût des études est bien trop élevé.

La Technologie

— Un Moyen d'Accès à l'Information —

« L'infocentro a été créé avec l'objectif d'éradiquer l'analphabétisme numérique. Tous les membres de la communauté y ont accès. Avant, il n'y avait rien de tout cela ici, et personne ne s'était jamais vraiment servi de la technologie. Aujourd'hui, ce sont surtout les enfants qui l'utilisent, car ils apprennent facilement, contrairement aux adultes pour qui c'est toujours assez difficile. Moi-même, j'ai beaucoup appris. Pour obtenir mon poste, j'ai dû suivre des formations mises en place par le gouvernement dans diverses institutions. La suite du projet, aujourd'hui, c'est d'offrir des formations portant sur différents thèmes, comme par exemple la création de sites web ou la recherche de nouveaux marchés sur internet. En effet, nous aimerions que ce centre, avec tous les services qu'il offre, trouve sa place dans la matrice productive de la communauté. »

- KLEBER CEVALLOS, responsable de l'infocentro

À l'origine un projet du gouvernement équatorien à l'échelle nationale, l'infocentro de Juan de Velasco est un des 850 centres informatiques ruraux du pays. Avec un bon nombre d'ordinateurs et un accès à internet, le centre a pour but de démocratiser l'accès aux technologies d'information et de communication. Avant le lancement du projet, l'accès à la technologie était très minime dans le secteur rural, ce qui contribuait en partie à l'isolement. En effet, en 2012, le taux d'utilisation d'internet dans les secteurs ruraux était de 17,2 %, mais, suite au lancement du projet, il a fortement augmenté pour atteindre jusqu'à 33,8 % en 2015.

Dans un premier temps, l’initiative a permis aux habitants de Juan de Velasco d’acquérir les bases en informatique nécessaires à l’utilisation rudimentaire d’un ordinateur. De nombreuses formations ont été organisées. De plus, les élèves de l’école avoisinante viennent y recevoir des cours d’informatique. Cet accès à la technologie est positif pour tous les membres de la communauté, petits et grands. Les enfants commencent à utiliser la technologie comme outil d’apprentissage, tandis que les adultes, eux, ont un accès plus facile à l’information et peuvent aussi s’en servir comme outil de travail. C’est à ce niveau que la deuxième étape du projet national veut intervenir. Elle vise à promouvoir les « infocentros » en tant qu’outils commerciaux (recherche de produits, de techniques de production, de lieux de vente, etc.).

Le Planning Familial

— Où le Machisme Devient Flagrant—

« C’est triste à dire, mais il y a beaucoup de machisme ici. Comme partout d’ailleurs... Les femmes, elles, voudraient recevoir le soutien du *planning familial*, mais leurs maris ne sont pas d’accord. Ils disent que du moment où elles se font ligaturer les trompes, ou qu’elles utilisent un autre moyen de contraception, elles pourront les tromper et aller avec d’autres hommes. Voilà pourquoi il y a tant de grossesses, voilà pourquoi les mères se retrouvent avec 10 ou 11 enfants à la maison. Certaines femmes tombent enceintes alors qu’elles ont déjà 43 ou 45 ans. C’est un problème assez grave. Mais les maris ne les autorisent pas à se protéger, et c’est là le vrai problème. Certaines femmes, aussi, ont des fausses idées sur les effets secondaires des moyens de contraception au niveau de leur intimité, et préfèrent ne pas se protéger par peur de devenir « froides ». Les femmes qui décident de venir choisissent le plus souvent le contraceptif injectable ou l’implant contraceptif. Ces méthodes sont les plus populaires car elles leur permettent de se protéger sans que personne ne s’en rende compte, surtout leurs maris. »

- Dr GABRIELA MARIN du *Centro de Salud*

Le machisme reste un problème bien présent en Équateur, tant dans la sphère privée que publique. Les inégalités entre les sexes et la subordination des femmes ont durant des siècles grandement défini la structure du système socio-économique équatorien, tant durant le régime colonial que dans la République qui l’a suivi. Bien que la nouvelle constitution adoptée en 2008 ait marqué de grandes avancées dans l’établissement d’une égalité formelle et légale entre les sexes, cette égalité est loin d’être réelle et les femmes équatoriennes, spécialement les femmes dans les communautés rurales, indigènes ou non, continuent de souffrir des effets d’un système fondamentalement patriarcal. Elles sont en effet désavantagées à multiples niveaux, que ce soit en ce qui concerne l’accès à des sources de travail ré-



munéré ou à l’éducation (le taux d’analphabétisme chez les Métis est de 4 % pour les hommes et 6 % pour les femmes; dans la population indigène, il est de 14 % chez les hommes et atteint 28 % chez les femmes). Cette discrimination systémique se retrouve souvent au sein même des familles. En effet, on estime que plus de 67 % des femmes indigènes équatoriennes ont déjà été victimes de violences de genre de natures physique, psychologique, sexuelle, ou patrimoniale, le plus souvent perpétrées par leurs partenaires.

« Nous organisons aussi des ateliers destinés aux élèves des écoles secondaires : on y parle des changements qui surviennent lors de la puberté, et on y aborde aussi les questions autour de la sexualité. Ce qui nous importe avant tout, c’est de limiter les grossesses chez les adolescentes. Suite à ces présentations et ateliers, mais aussi à des discussions plus intimes où nous pouvons prodiguer des conseils aux jeunes filles dans un climat de confiance et d’amitié, nous avons déjà réussi à en diminuer le nombre. Nous proposons aussi des clubs d’adolescents, où les jeunes eux-mêmes choisissent les sujets qu’ils veulent aborder. Presque toujours, ils veulent en savoir plus sur la sexualité et la contraception : « Telle ou telle méthode va-t-elle me faire grossir ou me donner de l’acné? »; « Comment faire pour que mes parents ne se rendent compte de rien? ». Dans la mesure du possible, nous essayons également d’impliquer les parents lors de réunions avec les professeurs du collège. Malheureusement, les parents ne comprennent souvent pas l’importance du *planning familial* et des thèmes qui y sont abordés, même si leurs enfants y prêtent, eux, une grande importance. De plus, les parents sont généralement assez stricts, comme un peu partout ailleurs. Le problème, c’est que si le père de famille est machiste, il ne le sera pas uniquement avec sa femme, mais aussi avec ses filles. C’est donc bien difficile de leur parler, car ils n’apprécient guère ce qu’on fait. “Qu’est-ce que vous enseignez à nos enfants?!” Ce que nous faisons n’est pas bien vu. »

- Dr ALEXANDRA AGUAYO du *Centro de Salud*



Bien que le taux de grossesses précoces en Équateur ait diminué ces dix dernières années, il n’en reste pas moins un des plus hauts de tous les pays de l’Amérique du Sud. En effet, selon le registre des naissances, 19,4 % du total des bébés nés en Équateur en 2012 naissent de mères âgées de 15 à 19 ans. Malgré ces statistiques, le « Plan Familia », dont fait partie l’initiative illustrée ci-dessus par les docteurs Martin et Aguayo, est critiqué par beaucoup d’Équatoriens, qui estiment que les efforts de conscientisation des jeunes en matière de contraception les encourageraient uniquement à commencer leur vie sexuelle plus tôt. La sexualité reste un sujet tabou, spécialement en milieu rural, et spécialement quand il s’agit de la sexualité des adolescents. Il est souvent mal vu de quitter la maison parentale sans se marier, et encore plus de tomber enceinte hors des liens du mariage. En outre, l’avortement est toujours illégal en Équateur, et plusieurs se marient très jeunes. Ce qui est également frappant, c’est la corrélation indéniable existant entre l’âge au moment du mariage et le taux de violences de genre vécues par les femmes. En effet, les femmes mariées avant l’âge de 20 ans rapportent avoir été victimes de ce type de violences bien plus fréquemment que celles s’étant mariées plus tard.

De la Division Sexuelle du Travail



« J'habite avec mon mari et mes onze enfants. Je travaille dans les champs avec mon mari : nous vivons de l'agriculture. Pour ce qui est de l'éducation des enfants, c'est toujours surtout moi, la mère, qui en est responsable. Mon mari s'occupe plutôt de gérer nos dépenses. Ça, ce sont plus des affaires d'hommes. Le plus difficile dans notre vie vient de notre situation économique. Nous n'avons pas de travail stable ou de salaire mensuel, et avec 7 de nos enfants à l'école, l'argent nous manque. Quand ils reviennent de l'école, mes enfants viennent nous aider deux ou trois heures dans les champs. Ils font de petites tâches, comme changer l'herbe des cochons d'Inde ou s'occuper des autres animaux. Ensuite, après nous avoir aidés, ils vont faire leurs devoirs. »

- SARA LIBIA MOROCHO



« Les relations entre les hommes et les femmes ont changé au fil des années. Avant, les hommes étaient patrons dans tout, et étaient vraiment écrasants. Aujourd'hui, avec les changements dans les lois, ça change un peu. »

- RITA LASTENA CEVALLOS



L'économie équatorienne reste un secteur où il est particulièrement important de lutter contre les inégalités entre les sexes. À Juan de Velasco, comme dans la plupart des milieux ruraux en Équateur, les femmes assument la plus grosse charge de travail, mais il s'agit essentiellement de travail non rémunéré. En effet, au niveau national, les femmes travaillent, sans être aucunement rémunérées, jusqu'à trois fois plus que les hommes. Alors que les hommes en milieu rural travaillent en moyenne 58 heures et 22 minutes par semaine (total du travail rémunéré et non-rémunéré), les femmes, elles, travaillent 81 heures et 36 minutes. Cela impacte non seulement leur capacité d'autonomie économique, mais restreint également leur opportunité de participer activement aux prises de décision de leur communauté. C'est pour cela que les projets de coopération internationale comme ceux dont font partie nos mandats insistent sur le concept de « empowerment », concept selon lequel il est indispensable de s'assurer que les intérêts non seulement pratiques mais aussi stratégiques des femmes soient promus, afin d'augmenter leur pouvoir de décision et leur capacité d'autonomie.

La Culture

— La Préservation d'un Patrimoine —

« Nous avons beaucoup de belles traditions ici à Juan de Velasco : le carnaval, les défilés « Pases del Niño », etc. Ce sont des traditions vraiment anciennes qui ont toujours gardé la même essence, avec des cortèges, des danses, etc. Préserver cette culture, ça doit être le travail de tout le monde, de tous les habitants. Mais pour y arriver, il faut que les gens cessent de quitter la communauté, d'aller en ville. Beaucoup de gens partent car ils manquent de travail. Cette situation met en danger la préservation de nos traditions. Ceux qui ont des emplois ici vivent uniquement de l'agriculture. »



Comme expliqué tout au long de cette revue, la migration des habitants de Juan de Velasco vers les grandes villes est à l'origine de plusieurs des problématiques présentes dans la communauté. Que ce soit au niveau de la vie de famille, de la situation économique, de l'éducation des enfants ou de la préservation de la culture, le manque d'emplois rentables et l'exode que cela engendre sont les plus grandes préoccupations dans la paroisse. Pour pallier cette situation, des projets ont déjà été mis en place dans le passé, mais, comme le présentera la section suivante, de nouvelles initiatives restent toutefois nécessaires.

Les Projets de Coopération Internationale

— Nous, les Canadiens, que Venons-nous Faire là-dedans? —



« Les projets passés se sont beaucoup penchés sur la protection de l'environnement et de l'eau, ce qui est très important. Beaucoup d'arbres natifs ont été plantés, entre autres pour protéger les cultures du vent. Des granges intégrales ont été créées, avec un nombre d'espèces animales plus diverses, et non plus juste des vaches et des poules. Ces projets bénéficient toujours aux différentes familles aujourd'hui, quelques-unes vivant dorénavant de ce que leur a apporté le projet. Le problème, c'est qu'il faut un plus grand suivi, pour s'assurer que ces familles fassent plus que juste survivre, et qu'elles puissent aller toujours vers l'avant. »

- MANUEL MOROCHO,
président de la paroisse

« Nous avons déjà travaillé avec la Fondation MARCO dans le passé, et ils nous ont beaucoup aidés. Par eux, nous avons beaucoup appris dans bien des domaines : dans les techniques d'organisation, mais aussi dans la plantation d'arbres natifs et dans l'élevage de cochons d'Inde, (plantations et élevage que nous exploitons d'ailleurs toujours maintenant). Avant, nos connaissances en organisation étaient vraiment limitées, mais grâce à la Fondation MARCO et aux différents ateliers auxquels nous avons pu participer, nous avons vraiment renforcé notre organisation de quartier. Grâce au soutien que nous avons reçu au niveau des pâturages et de l'élevage de cochons d'Inde, nous avons maintenant un moyen de subsistance qui nous permet d'améliorer la vie de notre famille, de nos enfants. Tout cela a vraiment été bénéfique pour nous. Mais il n'en demeure pas moins que nous vivons dans la campagne, où la situation économique est très difficile. Nous avons donc besoin d'un appui plus continu. Avec la crise, nous ne recevons rien de l'État, rien. Ce petit abri, cette parcelle de terre dans laquelle nous nous trouvons maintenant, nous l'avons acquise entièrement par nos propres efforts. C'est ce que j'apprécie le plus dans cette organisation de quartier. Nous faisons toujours notre possible pour aller de l'avant. Pas pour nous-mêmes, mais pour ceux qui nous suivent : les jeunes, les enfants, et tous ceux qui ne sont même pas encore avec nous. Il faut penser à eux, ainsi qu'aux personnes plus âgées et aux malades, car ils sont particulièrement vulnérables. Nous allons donc continuer dans nos efforts, mais nous avons besoin d'aide aussi. Lorsque nous travaillons dans les champs, nous n'avons rien si ce n'est que cette petite maison sans lumière, sans cuisine, où l'on pourrait préparer de quoi se sustenter, sans jeux pour les enfants. Au 21^e siècle, il me semble, moi, que chacun mériterait au moins d'avoir une maisonnette digne de ce nom, non? »

- MODESTO NINAVANDO, président de l'association du quartier Progreso

Le CSI, à travers son appui d'ONG comme la Fondation MARCO, participe à ce qu'on appelle de la solidarité ou de la coopération internationale. L'idée est de soutenir des organismes locaux des pays en voie de développement en leur donnant accès non seulement à des ressources financières, mais aussi à des ressources techniques et humaines. Cela permet un développement plus durable, puisque les populations visées sont encouragées à elles-mêmes le prendre en main. Étant basés sur le principe de transfert de connaissances et d'expertises (pour l'une concernant l'EFH et pour l'autre la commercialisation), nos deux stages PSIJ s'inscrivent dans cette vision. Après six mois à découvrir pleinement l'Équateur et à s'immerger dans le monde de la coopération, nous nous rendons aujourd'hui compte de la complexité de ce monde, de l'effort incessant et de la passion qu'il demande de la part de tous ses acteurs, mais aussi de sa nécessité profonde et de la noblesse de sa cause. Où naît un enfant est le résultat d'une pure coïncidence. En tant que membre de la race humaine, et face à nos innombrables privilèges, nous nous devons donc d'au moins prendre le temps de reconnaître ces injustices, et peut-être même de s'interroger sur ce que nous, en tant qu'individu, pouvons apporter pour les redresser. Que ce soit par une implication petite ou grande, il est important de toujours garder en tête que, après tout, les océans eux-aussi sont composés de milliers de gouttes d'eau.



« Par les journaux et d'autres sources d'information, nous savons que le Canada est un pays très développé. Mais ici, c'est la crise, et nous avons besoin d'aide de votre pays. Je ne dis pas ça pour moi, mais pour nos jeunes, pour nos enfants. Ils ont besoin d'opportunités. Nous, nous n'avons que l'agriculture et rien d'autre, mais nous voulons autre chose pour nos enfants, nous voulons qu'ils aient de vraies chances dans la vie. Alors s'il vous plaît, mesdemoiselles, emportez avec vous tout ce que vous entendez, tout ce que vous voyez, et faites connaître notre réalité dans votre pays. Nous aspirons réellement à ce que notre situation soit prise en compte, la situation de toute la classe paysanne, qui, tous les jours sans exception, laboure dans les champs. Là, vous êtes en train de palper ce que c'est notre vie, notre pauvreté, notre situation économique. Et nous vous remercions d'être ici, de vous documenter sur notre vie et de nous écouter, mais nous vous demandons aussi de transmettre ce que vous êtes en train d'apprendre chez vous. »

- GERARDO CISA

L'Essence de Juan de Velasco

— Son Passé, son Présent, son Futur —

« Juan de Velasco, ça se caractérise par des habitants aimables, travailleurs, simples et humbles. C'est ça que ça veut dire venir de cette communauté. Être accueillant envers toute personne qui s'y rend. »-

- FERNANDO CEVALLOS

« À Juan de Velasco, on nous a reçus, nous les enseignants, avec beaucoup d'affection. Les gens ici sont sociables, avec un bon cœur. Ils vivent de l'agriculture et sont très travailleurs. »

- HERNAN COBAR, Directeur du collège 24 de Mayo

« Pour moi, Juan de Velasco, c'est surtout un beau groupe de personnes. Souriantes, aimables, accueillantes. C'est vraiment cela. »

- EUSEBIO ESPINOZA

« Ce qui m'est le plus cher dans ma communauté, c'est une image que nous avons dans notre église, qui s'appelle la "Virgen del Rosario". C'est un souvenir qui nous appartient vraiment, que nous avons ici et qui ne peut être envoyé à un autre endroit. C'est vraiment important pour nous. »

- RITA LASTENA CEVALLOS



« Q : Et toi, tu aimerais être quoi plus tard?
R : Un policier!
Q : Et pourquoi un policier?
R : Ben, parce que! »



« Après avoir fini le collège, je veux poursuivre une
carrière qui me permettra de survivre. »

« Plus tard, je veux être joueur de soccer.
Comme ça, je pourrai gagner beaucoup
d'argent et nous sortir de la pauvreté. »

« Le moment que j'aime le moins à l'école,
c'est quand on doit sortir. Il y a trop de
petits partout! »

« Quand je serai grande, moi je veux
continuer à habiter ici. J'aime ça la vie
à la campagne. »



Le Centre de solidarité internationale du Saguenay-Lac-Saint-Jean (CSI) met en œuvre des projets de développement et des stages internationaux en collaboration avec les organisations de la société civile en Équateur, au Burkina Faso et au Sénégal. En parallèle, le CSI sensibilise, informe et mobilise la population du Saguenay-Lac-Saint-Jean aux enjeux de la solidarité internationale. Seule organisation régionale entièrement vouée à la solidarité et la coopération internationale, le CSI se distingue par l'approche intégrée de ses différents volets d'actions. En effet, autant les stages, que les projets de développement ainsi que les activités d'éducation à la citoyenneté mondiale sont mis en œuvre en synergie dans le but d'accroître leur portée. Le CSI est également fort de son caractère régional, ce qui lui permet de mobiliser les acteurs régionaux dans ses projets d'éducation, mais aussi dans ses projets de développement à l'international.



**Centre de solidarité internationale
du Saguenay-Lac-Saint-Jean**
27, rue Saint-Joseph, C.P. 2127
Alma (Québec) G8B 5V8
Téléphone : 418 668-5211
Télécopieur : 418 668-5638
Courriel : info@centresolidarite.ca
www.centresolidarite.ca



Global Affairs
Canada

Affaires mondiales
Canada

